

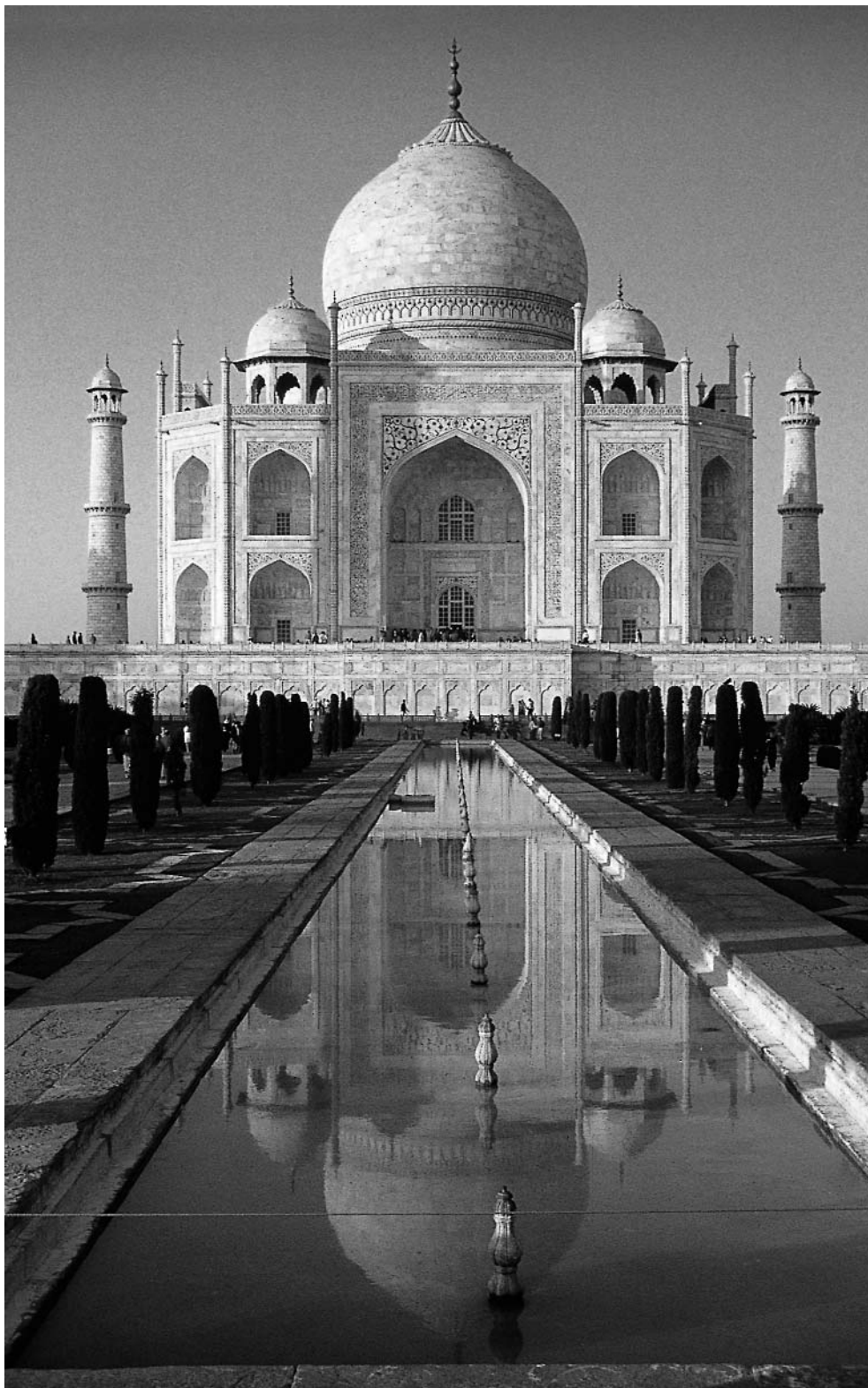
Inde

Grandeur de l'Empire moghol

Agra, Delhi, Jaipur. Une région dont le rôle dans l'histoire de l'Inde remonte aux temps les plus anciens, mais qui reste avant tout associée, dans la mémoire collective, aux souverains moghols, qui régnèrent de 1526 à 1858, et dont le nom est devenu synonyme de puissance et de somptuosité : c'est là que le Forum Arts et Vie de février 2005 se propose de vous emmener. Le terme "moghol" est un peu trompeur, car la filiation entre les monarques indiens et les Mongols du Nord de la Chine est ténue. Tamerlan, le maître turc de Samarkand dans la deuxième moitié du xv^e siècle, se fit appeler "gendre" après son mariage avec une lointaine descendante de Gengis Khan, et son petit-fils Ulug Beg lui attribua avec le grand conquérant, une filiation que lui-même n'avait pas vraiment revendiquée. Bâbur, fondateur de l'Empire moghol et descendant de Tamerlan par son père, ne devait pas manquer de se réclamer de ce double héritage turc et mongol.

Véronique Crombé

Conférencière des musées nationaux (musée Guimet)



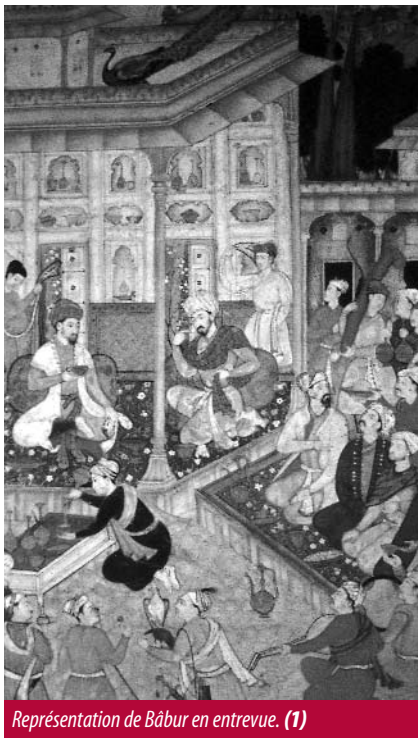
Le Taj Mahal.

G. Béhar

LA FORMATION D'UN EMPIRE

Les Moghols ne sont pas les premiers maîtres musulmans de l'Inde. Bien avant leur arrivée, les richesses du pays avaient attiré les marchands originaires de la péninsule arabique qui jouèrent un rôle non négligeable dans la diffusion de l'islam. Mais dès le début du VIII^e siècle, les armes parlent aussi.

Après des attaques de plus en plus précises, une première dynastie musulmane stable s'établit à Delhi à la fin du XII^e siècle. Cinq lignées se succèdent alors, de 1210 à la conquête moghole en 1526. Né en 1483, d'origine turque, Bâbur (1) hérite de la province du Ferghana, au cœur de l'Asie centrale. Il n'a alors que onze ans. Des années durant, il dispute aux Ouzbeks la ville de Samarkand, rêve inaccessible que partageront tous les premiers empereurs moghols. Il finit par s'installer à Kaboul en 1504 et tourne ses ambitions vers l'Inde qu'il considère comme héritage légitime d'un descendant de Tamerlan. Après plusieurs incursions qui lui permettent de sonder la capacité de résistance du pays, il lance la campagne décisive qui le mène, en avril 1526 dans la plaine de Pânipat, face aux armées du dernier souverain de la dynastie Lodi qui régnait à Delhi. Son sens tactique, l'audace, l'armement moderne dont il dispose, font



Représentation de Bâbur en entrevue. (1)



Le tombeau d'Akbar. (2)

peser le destin en faveur de Bâbur. Il s'empare de Delhi et envoie Humâyûn, son fils aîné, à Agra, dont il fera sa capitale, pour s'assurer que les armées ne se livrent à aucun saccage. La victoire est éclatante, et pour honorer son père, Humâyûn lui fait présent, sur le champ de bataille même, dit la légende, d'un magnifique diamant, le Koh-i Nor. Bâbur, dans un geste généreux, renonce à ce somptueux présent pour en faire don à celui qui voulait le lui offrir. La pierre connaîtra un destin agité. Il faut encore à Bâbur s'assurer la soumission des clans rajputs, puis des chefs afghans qui, depuis l'Est de la vallée du Gange, espéraient reconquérir Delhi pour y restaurer l'ancien pouvoir. C'est chose faite en 1529. Mais l'année suivante, Humâyûn tombe gravement malade. La légende veut que Bâbur ait alors scellé un pacte avec Dieu : sa propre vie contre celle de son fils. Que l'on y accorde crédit ou non, le fait est qu'Humâyûn recouvre la santé alors que Bâbur s'affaiblit et meurt à Agra. Humâyûn monte ainsi sur le trône à la fin de l'année 1530. Il a 23 ans. Il a participé activement aux conquêtes de son père, mais son tempérament ne le porte pas vraiment aux choses de la guerre. Dans le respect de la tradition pastorale turco-mongole, il partage le pouvoir avec ses trois demi-frères, mais introduit ainsi un ferment de division. Sur quelques années, les sécessions se multiplient, et, en 1540, l'afghan Sher Shâh, déjà maître du Bengale, défait les armées de Humâyûn. C'est en fugitif trahi de tous et démuné que l'empereur déchu parvient en Perse. Là, il obtient le soutien de Shâh Tamâsp, sous certaines conditions : la conversion de Humâyûn à la foi chiïte, la cession du Koh-i Nor qu'il avait emmené dans sa fuite, et de la ville de Kandahar. Sur ce dernier point, Humâyûn ne cédera pas. Sher Shâh, entre temps, commence à orga-

niser l'empire, mais il meurt dès 1545 et ses successeurs se montrent incapables de poursuivre son œuvre. Humâyûn, réinstallé à Kaboul, commence alors sa reconquête, et reprend Delhi en juillet 1555. Son triomphe est de courte durée : "le Fortuné", tel était le sens de son nom, est abandonné par le destin un soir de janvier 1556. Alors qu'il se livre à sa passion pour l'observation des astres, il est surpris par l'appel à la prière, se précipite, se prend les pieds dans les plis de son vêtement, et fait une chute fatale.

D'AKBAR À SHÂH JAHÂN, L'ÂGE DES GRANDS MOGHOLS

Akbar (2) a 13 ans lorsque la mort prématurée de son père le porte à la tête d'un empire encore fragile. Ses premières années sur le trône, en raison de son jeune âge, se déroulent dans l'ombre du puissant Bairam Khan qui, fidèle compagnon d'exil d'Humâyûn, s'impose comme précepteur et ministre et lui permet d'écraser les oppositions. Akbar doit aussi compter avec le clan de sa nourrice bien aimée. Mais il se dégage de ces influences à partir de 1561, avec l'assassinat de Bairam Khan sur sa route pour la Mecque, et la mort de sa nourrice. Son véritable règne commence alors. Il sera marqué par une nette volonté de centralisation et de concentration autour de la personne de l'empereur.

Akbar est sur tous les fronts : il étend le territoire de l'empire et met en place et affermit une machine administrative grâce à des réformes audacieuses ; il transforme l'étiquette de la cour, innove dans le domaine religieux et se pose en protecteur des arts et des lettres.

Premier souci : la consolidation des bases territoriales de son empire. Il lui faut, pour

ce faire, soumettre définitivement les remuants princes rajputs du Nord-Ouest. Akbar s'attaque à leur meneur, le rajah du Mewar. Sa forteresse de Chittor, réputée imprenable, tombe après un siège de plusieurs mois, et la répression est sans merci. Conformément à la tradition, les hommes se lancent dans un sanglant corps à corps sans retour, et les femmes se jettent dans les flammes de gigantesques bûchers pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi. Mais Akbar, s'il sait user de la violence la plus extrême pour s'imposer à ces ombrageux adversaires, n'ignore pas les vertus de la voie diplomatique et reprend à son compte la politique matrimoniale d'alliance dans les clans rajputs initiée par Sher Shâh. La plupart d'entre eux font leur soumission et, en 1562, c'est une épouse rajpute d'Akbar, Mâryam Zâmânî, qui donne naissance au futur empereur Jahângîr (3). Une guerre épuisante de plusieurs mois est ensuite nécessaire pour ramener à la raison la province du Gujarat, reprise par ses vieux démons sécessionnistes. Puis, à l'autre bout de l'empire, au Bengale, le prince Dâûd, descendant de Sher Shâh pense pouvoir profiter de la situation. Il se révolte et fait assassiner son premier ministre qui s'appropriait à négocier avec un émissaire moghol. Akbar décide d'en finir, et, en 1574, le Bengale est intégré à l'empire. Akbar conquiert aussi le Cachemire, reprend le contrôle direct de Kandahar après avoir, lui aussi, rêvé de Samarkand et lance enfin une politique de soumission des royaumes musulmans du Deccan que reprendront tous ses successeurs. Mais la révolte de son fils Salim, futur empereur Jahângîr, en 1599, le contraint à rentrer précipitamment vers sa capitale. Dans un souci de conciliation, Akbar dépêche auprès de son fils, Abul Fazl, son ministre, historien et fidèle ami. Salim le fait assassiner. Furieux, Akbar envisage de destituer le rebelle en faveur de son petit-fils. La succession se règle par un combat d'éléphants dont l'arbitre, choisi par Akbar, n'est autre que le très jeune futur empereur Shâh Jahân. L'animal de Salim sort victorieux. Le soir même de l'affrontement, dit-on, Akbar tombe malade. Nous sommes le 20 septembre 1605. Il mourra un mois plus tard environ, conscient et inquiet sans doute, du manque d'envergure de son successeur. Fort heureusement pour lui, le prince Salim, qui est déjà un homme mûr



Jahângîr embrassant Shâh Abbas. (3)

quand il accède au pouvoir et prend le nom de Jahângîr, hérite d'un empire relativement stable et bien organisé. Ce n'est pas un conquérant et sa politique dans le Deccan reste timide. Mais il lui faut mater, en début de règne, plusieurs révoltes : son fils Khusrau, les Rajputs ; les Afghans du Bengale. Il entretient des rapports, qu'il estime excellents avec la Perse, mais se fait en réalité manipuler par le shâh qui lui reprend la toujours très contestée cité de Kandahar.

Jahângîr se plaît bien davantage dans les plaisirs de la cour. Et aussi dans ceux de l'alcool. Ce vice l'affaiblit et ouvre la voie aux intrigues dont tire habilement parti le clan de la belle persane Nûr Jahân dont l'empereur est tombé amoureux dès 1611, et qu'il épouse quelques années plus tard, après la mort opportune d'un premier mari. Soyons justes, Nûr Jahân, dont tous s'accordent à reconnaître la beauté et l'intelligence, administre l'empire – tout indirectement que ce soit – avec sagesse et perspicacité. À partir de 1622, l'empereur, qui s'en remet toujours

plus aux avis de son influente épouse, délaisse sa capitale pour le Cachemire (4). L'agonie de Jahângîr, à l'automne 1627, ouvre une sanglante lutte de succession dont Khurram, successeur désigné, mais en conflit avec son père depuis quelques années, sort vainqueur. Nûr Jahân, qui soutenait l'un de ses concurrents, accepte sa défaite avec dignité, et part pour Lahore. Elle s'y consacrera à l'embellissement du mausolée de son défunt mari.

Né au début de l'année 1592, Khurram, le futur Shâh Jahân, est le petit-fils préféré d'Akbar qui le fait retirer à sa mère naturelle pour le confier à l'une de ses propres épouses. La configuration astrale à sa naissance, dit-on, était en tous points semblable à celle qui avait présidé à la naissance de l'illustre ancêtre, Tamerlan. Akbar, certain que l'avenir le plus brillant s'ouvre à l'enfant, supervise son éducation avec un soin jaloux. Il l'intègre à son conseil de guerre alors que le jeune prince n'a que neuf ans. Révélant à l'enfant que la boisson a déjà causé la perte

de son oncle et est en train de détruire son père à petit feu, il lui inculque le dégoût de l'alcool. Le jeune prince épouse, dès 1612, celle qui restera sous le nom de Mumtâz Mahal. Mumtâz est une nièce de l'influente Nûr Jahân. La tradition veut que les futurs époux se soient rencontrés pour la première fois lors d'un *mina bazaar*, l'un de ces "marchés pour rire" organisés pour les femmes de la cour. Jahângîr dit cependant avoir arrangé le mariage. Quoi qu'il en soit, les époux sont éperdument amoureux l'un de l'autre. Mumtâz suit Khurram lors de toutes les péripéties de sa révolte contre Jahângîr, jusqu'à sa prise définitive du pouvoir. Le règne de Shâh Jahân durera 30 ans. Mais sa vie se brise en 1631. Il est alors à nouveau dans le Deccan, plus près du théâtre des opérations militaires. C'est là que Mumtâz meurt en donnant naissance à leur quatorzième enfant. Lorsque l'empereur sort de son deuil, c'est pour entreprendre le gigantesque chantier du Taj Mahal. Cherchant le réconfort de la religion, il se serait trouvé alors sous l'influence croissante des milieux les plus orthodoxes, ce qui expliquerait un raidissement de sa politique envers les non-musulmans. Ce raidissement se traduit par une attitude très dure à l'égard des prison-

niers chrétiens ramenés à la capitale après le sac de la forteresse portugaise d'Hughli. Comme tous ses prédécesseurs, Shâh Jahân se trouve lui aussi confronté aux velléités de révolte des remuants Rajputs. Il reprend à son compte, avec un certain succès, la politique de soumission du Deccan lancée par Akbar. Il obtient celle de l'État d'Ahmadnagar et de Golconde. Et lui aussi, bien sûr, cède à l'appel de Samarkand, qui se refuse également à lui... En 1657, Shâh Jahân tombe malade. Aurangzeb, le plus astucieux de ses fils, mais aussi celui qu'il aimait le moins, utilise habilement les rivalités entre ses frères pour les éliminer, l'un après l'autre, et se proclame empereur en juillet 1658. Et comme Shâh Jahân a le mauvais goût de se rétablir, il terminera sa vie en captivité.

GESTION ET ORGANISATION DE L'EMPIRE

Bâbur est le conquérant, vaillant au combat et stratège émérite, mais il n'est pas un gestionnaire. Il établit les bases territoriales d'un nouvel empire, mais l'organisation du pays reste celle mise en place par les dynasties précédentes. Or, ce système favorisait les velléités d'indépendance des provinces les

plus remuantes. C'est donc un colosse aux pieds d'argile qu'il lègue à Humâyûn en décembre 1530.

C'est en fait Sher Shâh – et non Humâyûn – qui, durant son court règne de cinq ans, met en place les bases d'un empire durable : réformes agraires qui assurent une plus grande protection aux paysans et les encouragent à la production ; réforme des armées ; construction d'un réseau routier ; unification du système monétaire... Ces réformes sont reprises et améliorées par Akbar, le véritable artisan de la grandeur moghole.

Né deux ans après la défaite de son père, Akbar a connu les vicissitudes de l'exil, et en a retenu les leçons. Son règne sera celui de la centralisation. L'empereur est au centre de la "toile". Les principales administrations de l'empire sont réparties entre quatre ministres, afin d'éviter une dangereuse concentration entre les mains du seul premier ministre. L'empire est divisé en 12 provinces dont les gouverneurs sont rémunérés par l'état et dont la charge n'est pas héréditaire. Objectif numéro un : augmenter les revenus de l'état, éviter la formation de pouvoirs locaux trop puissants ainsi que le clientélisme en mutant régulièrement les fonctionnaires. Akbar poursuit la politique



Sur les terres du Cachemire. (4)

G. Mammere



E. Anderson

Le Diwan-i-Am, salle des audiences publiques. (5)

d'amélioration des réseaux routiers en faisant établir un système de postes de douanes. Il réforme aussi le système monétaire. Le souci d'unification d'un empire ethniquement et culturellement diversifié le conduit à imposer le persan comme langue officielle. Le règne de Shâh Jahân est le plus prospère de l'époque moghole : contrairement à son père, qui avait perdu une partie de l'empire, dépensé sans compter et avait peu mené ses propres guerres, Shâh Jahân est un souverain actif et consciencieux. Il implique, certes, beaucoup ses fils dans ses guerres et le gouvernement mais s'intéresse d'infiniment plus prêt que Jahângîr aux affaires de l'état et remet sur pied le trésor.

Aurangzeb hérite donc d'un empire beaucoup plus florissant que son père.

LA JOURNÉE D'UN EMPEREUR

Bâbur est un homme des steppes, et conserve, pendant son bref règne indien, les coutumes de son enfance. C'est en fait Akbar qui pose, dans ce domaine aussi, les bases sur lesquelles vivront ses prédécesseurs. C'est lui qui instaure une étiquette précise, et d'une grande rigueur.

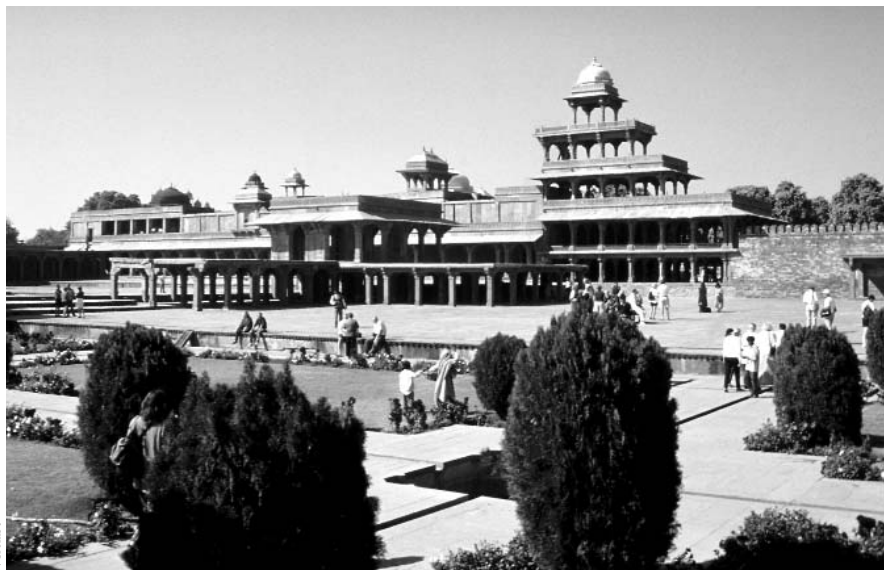
Après un réveil avant l'aube, prières du matin et petit déjeuner, l'empereur s'habille. On sait, par exemple, que Shâh Jahân était extrêmement soigneux de sa personne. Par ailleurs, il portait la barbe, ce qui n'était pas le cas de ses prédécesseurs, et consacrait de ce fait sans doute plus de temps à sa toilette. L'apparition du souverain à la fenêtre, coutume d'origine purement indienne instaurée par Akbar, a lieu vers 7 h 30. La foule doit alors se prosterner. La matinée est ensuite occupée pour l'essentiel par les audiences publiques, dans le Diwan-i-Am (5), l'édifice qui y est consacré. C'est là que sont traitées les affaires courantes de l'État, en présence

des ministres et des officiers. Des audiences privées peuvent aussi avoir lieu, dès le matin, mais dans une autre partie du palais. Vers midi, Shâh Jahân reçoit ses proches les plus intimes en audience personnelle. C'est ensuite le déjeuner, qui a lieu dans le harem. Les chroniqueurs nous informent parfois sur les goûts des empereurs en matière culinaire, et il apparaît ainsi que Shâh Jahân avait des goûts simples dans ce domaine. Après une sieste brève, les audiences privées reprennent dans l'après-midi. Shâh Jahân reçoit alors les femmes de son harem pour s'informer de leurs éventuelles doléances. Viennent ensuite les distractions, combats d'animaux, musique, danse... En période de crise, un autre conseil peut se tenir en fin d'après-midi ou début de soirée, avant le repas du soir qui est pris vers 20 heures dans le harem, en musique. L'empereur se retire ensuite dans ses appartements privés. Shâh Jahân aimait s'endormir en écoutant un conteur. Il avait en commun avec son grand-père Akbar – et ce n'est sans doute pas un effet du hasard – un attrait particulier pour *Les mémoires de Bâbur*.

LES MOGHOLS ET LA RELIGION

Les souverains moghols sont musulmans, de confession sunnite pour la plupart d'entre eux. Bâbur et Humâyûn, dans le cours de leur règne, optent tous deux pour le chiisme, mais les raisons en sont plus politiques que religieuses : dans les deux cas, il s'agit de se concilier le souverain persan

qui est un allié de poids. Akbar reste, dans le domaine religieux, un exemple de tolérance et d'ouverture, même si certains historiens tendent aujourd'hui à remettre en question cet aspect de sa personnalité. Certaines de ses mesures suscitent l'ire des oulémas orthodoxes : abolition des impôts discriminatoires sur les non-musulmans, instauration d'une étiquette de cour imprégnée de coutumes proprement indiennes... Il fréquente volontiers les milieux soufis et ses deux successeurs immédiats se plaisent, eux aussi, en compagnie de religieux de diverses obédiences. Akbar estime que chaque religion recèle une part de vérité, et qu'il lui appartient de les rassembler en une seule. Il provoque également la colère de certains religieux en décrétant qu'il est lui, l'empereur, seul à même de décider de la religion d'État et en remplaçant l'Hégire, ère musulmane, par une ère persane d'inspiration zoroastrienne, appelée l'ère divine. Akbar aurait fait construire, dans son éphémère capitale de Fatehpur Sikri (6), un édifice destiné à abriter des rencontres religieuses. Nulle trace n'en a été retrouvée sur le site. Cette "maison de l'adoration", tel était le nom sous lequel le pavillon était connu, devait recevoir, dans un premier temps, des docteurs de l'islam exclusivement, mais de diverses tendances. Puis les rencontres se sont ouvertes aux autres religions. Et l'on sait qu'Akbar, qui, d'un point de vue politique, voyait pourtant d'un assez mauvais œil la présence portugaise sur le territoire de son empire, demanda à Goa



V. Crombé

La cour de Fatehpur Sikri. (6)



جنا بگشت در آدو نهر فرست بر جواهری نمود چون آن جواهری
 و ز نهر نورانی بدید بگشت در دامن بر همین زد و گفت ای
 دلبری کوی بر ما از کجا پست راست بگو صند و ق کشت و بر پست
 ای آن شمس بر دورای نیست آن جواهر قیمتی دیدت بچشم شکست
 من این دست تان از کجا آورده بر زمین دست تان دوم بود چو
 او و گفت حالی یک کب درم رحمت فرمای تا کرد از زونغا

Manuscrit akbarien. (7)

l'envoi d'une délégation de jésuites qu'il reçut avec grand respect. La disparition de la maison de l'adoration est généralement attribuée à l'intolérance croissante dont certains religieux, tant musulmans que chrétiens, auraient fait preuve au cours des débats. Déçu, blessé peut-être dans ses espoirs, Akbar en aurait ordonné la destruc-

tion. Il est arrivé à plusieurs reprises qu' Akbar, Jahângîr ou Shâh Jahân ordonnent la destruction de temples hindous et leur remplacement par des mosquées. Une fois encore, le geste est tout autant politique que religieux : il faut parfois frapper un grand coup pour mater des princes rajputs révoltés, ou se concilier les milieux musulmans orthodoxes. Mais la vie religieuse de l'Inde moghole ne se résume pas aux divers courants de l'islam et une maigre présence jésuite. Akbar, Jahângîr, Shâh Jahân, ainsi que certains de leurs enfants se plaisent en la compagnie d'ascètes hindous et se font volontiers représenter à leurs côtés dans les miniatures réalisées sous leurs règnes. Les princes, les princesses même, suivent l'exemple venu d'en haut : Dârâ Shikoh, fils aîné de Shâh Jahân, et son héritier désigné, écrit lui-même d'érudits ouvrages comparant le courant dévotionnel de l'hindouisme, la bhakti et le soufisme dont il est lui-même un adepte. On imagine aisément le déplaisir des oulémas envers lesquels il était, par ailleurs, peu aimable. Il traduit également en persan, avec l'aide d'érudits hindous sanskritistes, le texte des Upanishads. C'est cette version persane, terminée en 1658, qui servira de base à la traduction latine d'Anquetil Duperron, publiée en 1801-1802.

Les relations du pouvoir moghol avec les Sikhs s'avèrent conflictuelles. Jahângîr se les

aliène durablement en infligeant une mort particulièrement cruelle au Gurû Arjun qui avait donné asile à son fils révolté.

La tendance à l'ouverture et à la tolérance s'infléchit à partir du règne de Shâh Jahân qui apparaît beaucoup plus ambigu. Il rétablit certaines mesures discriminatoires : les divers impôts qui frappaient les non-musulmans, l'obligation pour les hindous de boutonner leur tunique à gauche, alors que les musulmans la boutonnent à droite... Il intensifie la campagne de destruction de temples hindous et réserve à ses prisonniers chrétiens un traitement particulièrement rigoureux. Shâh Jahân abolit aussi l'ère divine qui avait été instaurée par Akbar, ainsi que la coutume de prosternation devant le trône, qui avait sans doute des relents par trop hindous... Aurangzeb, qui s'impose en 1658, est un sunnite rigoureux qui apparaît comme le champion d'un islam véritable aux yeux de beaucoup. Dans son enfance déjà, dit-on, il se plaisait bien plus dans la lecture des textes religieux que dans toute autre activité. Sous son règne, la tolérance ne sera plus de mise.

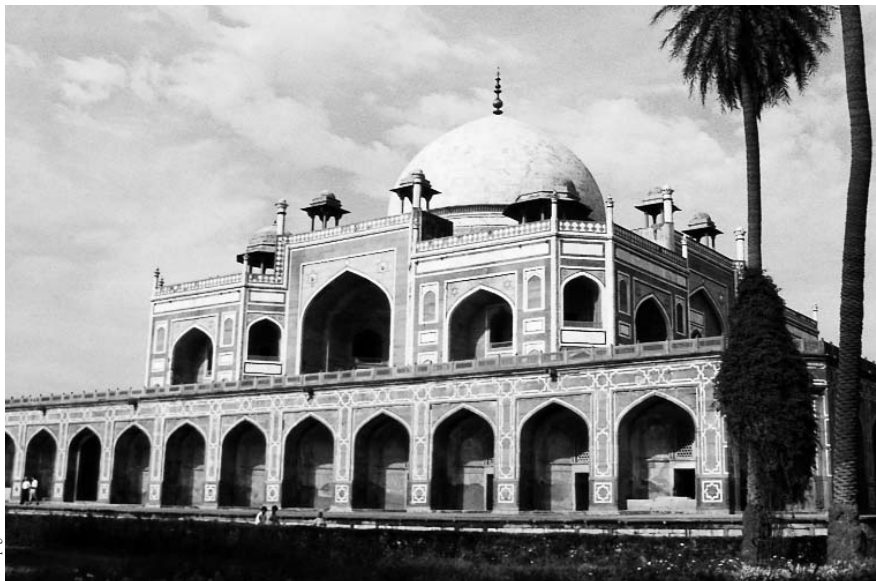
ART ET CULTURE SOUS LES MOGHOLS

Les souverains moghols sont, dans leur majorité, de fins lettrés (7) qui écrivent eux-



Jardin moghol. (8)

V. Crambè



A. Dreyer

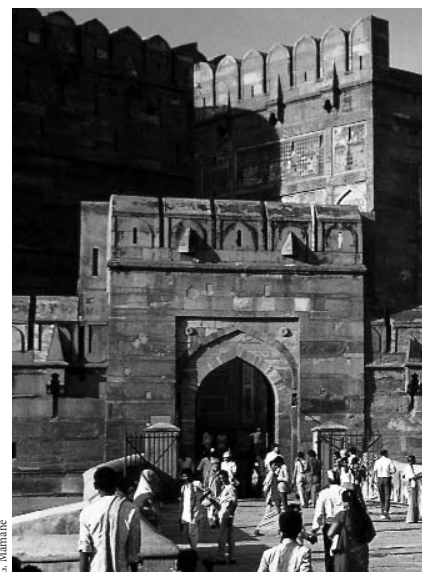
Le tombeau d'Humâyûn à Delhi. (9)

mêmes sur des sujets variés et des mécènes de premier plan. Homme des steppes, simple et modeste, Bâbur ne prise guère les fastes de la cour et ses écrits témoignent d'un goût prononcé pour les beautés de la nature. À partir de 1520, il rédige, en turc, ses propres mémoires, mais il compose également en persan. Bâbur n'aime pas l'Inde, qu'il trouve trop aride. Il a la nostalgie de son Asie centrale natale et des jardins (8) dans lesquels il se plaisait à Kaboul. L'un de ses premiers soucis est donc de transplanter, autant que faire se peut, ces jardins dans son nouvel empire. Cet art, qui connaît son apogée sous les règnes de Jahângîr et de Shâh Jahân, trouve donc ses origines au tout début de la dynastie. Bien que n'ayant pas démérité dans les campagnes militaires de son père, Humâyûn est davantage porté sur les choses de l'esprit. Son exil persan lui permet de visiter les ateliers de peinture dont il "débauche" plusieurs talents qui le suivront à Kaboul, puis feront, en Inde, une brillante carrière sous le règne suivant. Il est passionné de géographie, de mathématiques et d'astronomie. Il recevait les érudits le jeudi, jour placé sous l'influence de la planète Jupiter, car le jeudi est propice aux savants et aux nobles. Sa capitale, Din Panah, est édifîée sur le site d'une ancienne cité associée à l'Épopée, près de Delhi. Il y fait construire, sept salles d'audience portant chacune le nom d'une planète, et reçoit ainsi chaque jour dans une salle différente. Akbar est un grand bâtisseur : mosquées, le tombeau de son père (9) à Delhi – un tournant

dans l'architecture funéraire musulmane de l'Inde – le Fort rouge d'Agra (10). Et surtout son éphémère capitale, Fatehpur Sikri, édifîée sur le site de sa rencontre avec un sage soufi qui lui avait prédit la naissance d'un héritier, et abandonnée après quelques années d'occupation seulement, pour des raisons politiques et militaires... L'empereur aime la chasse, les combats d'éléphants, mais aussi la musique et la danse, au grand dam des religieux les plus rigides. Il est le véritable fondateur de l'atelier impérial de peinture, ouvert aux influences multiples, au sein duquel collaborent artistes musulmans et hindous. Le lien est étroit entre le bureau des traductions et l'atelier de miniatures. Dyslexique dans son enfance, l'empereur ne savait ni lire ni écrire, mais possédait une grande culture. Attiré dans sa jeunesse par les récits fantastiques, Akbar s'intéresse ensuite aux ouvrages historiques qui permettent aussi d'affirmer la légitimité du pouvoir dynastique. Il fait traduire et illustrer les mémoires de son grand père Bâbur, ses propres mémoires rédigées par son ami Abul Fazl, mais aussi les épopées de l'hindouisme qu'Akbar souhaite faire connaître aux fonctionnaires qui administrent son empire. L'art du portrait, qui permet de mieux discerner le modèle, connaît un grand essor. Dans ce domaine comme dans d'autres, Akbar encourage vivement les cours provinciales à imiter son exemple. On le voit donc ici, Akbar, comme ses deux successeurs, ne s'est nullement senti retenu par le présumé tabou de l'islam envers la

représentation de l'être vivant. En fait, ce tabou trouve sa source dans un ou deux versets ambigus du Coran dont l'interprétation peut être extrêmement variée. Là où certains y lisent une interdiction formelle, d'autres au contraire, y voient la possibilité pour l'artiste, de se rapprocher de Dieu – et d'apprendre l'humilité – en comprenant que, quel que soit son talent dans la représentation qui surgit de son pinceau, jamais son œuvre n'atteindra la perfection de l'œuvre divine.

Jahângîr est davantage intéressé par la peinture et les arts décoratifs que par l'architecture. Il se targue d'être un expert en matière de peinture et opère une sélection sévère au sein de l'atelier impérial dès qu'il en hérite. Les artistes dont il estime le talent médiocre, et qu'Akbar employait comme coloristes par exemple, sont contraints de trouver un emploi dans les cours provinciales ou auprès de princes hindous. Mais ceux que l'empereur estime se voient comblés de faveurs et honorés de titres glorieux, "la Merveille de l'époque", "la Merveille du temps"... Les miniatures réalisées sous le règne de Jahângîr se détachent plus encore du texte pour devenir autonomes. Dans les portraits dynastiques et allégoriques, une symbolique d'origine occidentale est mise au service de l'affirmation du pouvoir. La curiosité dont l'empereur fait preuve pour la nature – Jahângîr aurait même fait procéder à la dissection d'un oiseau afin d'en mieux comprendre l'anatomie – favorise l'essor des bestiaires et



G. Mamine

Le Fort rouge d'Agra. (10)



Détail du Taj Mahal. (11)

herbiers peints. Mais le monarque est aussi friand de pierreries et d'objets précieux. Plus encore que son père qui dessinait déjà ses propres vêtements, Jahângîr aime lancer les modes. Dans ses mémoires, il consacre de longs passages aux objets qu'il utilise dans sa vie quotidienne et qu'il souhaite être de véritables œuvres d'art et dessine lui-même les formes de ses propres dagues.

Le règne de Shâh Jahân est fastueux. On a beaucoup mis l'accent sur le goût prononcé de l'empereur pour l'architecture, et plus encore, pour les pierres précieuses. Ses mémoires laissent entendre que des émissaires à son service parcouraient le pays sans relâche, à la recherche de pierres susceptibles de l'intéresser. On dit même qu'il aurait eu son atelier personnel d'orfèvrerie et aurait volontiers dessiné des modèles de bijoux. Shâh Jahân est le commanditaire du célèbre trône du Paon – or et pierres puisés dans le trésor – réalisé en sept ans. Le trône devait, par la suite, connaître un destin "voyageur", et se retrouver en Iran. Effectivement très intéressé par l'architecture, Shâh Jahân installe sa capitale à Delhi où il fait construire le Fort rouge. Il fait également rénover le fort d'Agra, dans lequel il fait notamment édifier la petite et précieuse mosquée de la Perle. Mais c'est le mausolée de la chère défunte, le Taj Mahal, qui, héritier de traditions architecturales

variées, domine, et pour l'éternité, les accomplissements artistiques du règne de Shâh Jahân. Là, l'art de l'incrustation dans le marbre, très certainement influencé par l'Italie, atteint des sommets, et dans ce décor, s'impose le motif floral (11), particulièrement adapté à une culture musulmane. Shâh Jahân tient de son grand-père, qui supervisa son éducation, un goût prononcé pour la musique et le chant dhrupad. Grand amateur de littérature, l'empereur fait rédiger une chronique de son règne par un historien. L'atelier de miniature prospère, produisant des portraits de qualité inégalée.

LE CRÉPUSCULE D'UN EMPIRE

Des quatre fils de Shâh Jahân, l'aîné, et le préféré, l'esthète et intellectuel Dârâ Shikoh faisait figure de successeur naturel. Mais à l'issue d'une lutte sans merci, c'est l'austère Aurangzeb qui l'emporte. Il régnera sur l'Inde près d'un demi-siècle. Aurangzeb n'a pas bonne presse : la comparaison entre ce pieux musulman sunnite dont l'orthodoxie le conduit à rétablir les mesures discriminatoires sévères à l'encontre des non-musulmans et à mettre en veilleuse toute vie artistique, et ses prédécesseurs, ne lui est pas favorable. Il ne manque pourtant pas de qualités : stratège, travailleur acharné. Au cours des premières années de son

règne, il maintient une cohabitation relativement harmonieuse entre les composantes hétéroclites de son empire dont il repousse encore les frontières en faisant enfin passer le Deccan sous la domination moghole. Mais l'édifice commence à se fissurer à partir des années 1660. Rajputs, Marathes, Sikhs se révoltent les uns après les autres, et les guerres nécessaires pour les réduire – souvent temporairement – ruinent le trésor. Lorsqu'Aurangzeb meurt en 1707, conscient de ses excès et recommandant à son successeur de revenir à plus de mesure, l'empire est à genoux, déstabilisé par le sectarisme religieux. Une succession rapide de souverains incapables fait monter la vague de mécontentement. En 1739, Nadîr Shâh, qui a déjà balayé la dynastie séfévide en Perse, s'attaque à l'Empire moghol et ses armées saccagent Delhi, emportant le fameux trône du Paon. Les habitués révoltés redressent la tête, et dans les provinces, les administrateurs, qui ne sont plus mutés comme autrefois, prennent leur autonomie, créant de véritables dynasties régionales. Et les puissances européennes se mettent de la partie...

Après la révolte des Cipayes en 1857, le pouvoir britannique exile Bahâdur Shâh II en Birmanie. L'Empire moghol appartient désormais au passé...